

NOËL BERNEL



Mourir ou réagir

Ce sont nos enfants qu'on assassine

Une histoire authentique

Un roman autobiographique



Remerciements

À la municipalité de Rosny-sur-Seine

À madame l'assistante sociale

Au conseil général des Yvelines

À monsieur Aimé Césaire et le

personnel de la mairie de Fort-de-France.

À monsieur Stéphane Grauvogel sous-préfet,
directeur du cabinet du préfet pour ses interventions.

Au conseil général de la Martinique qui m'a offert
un billet d'avion pour Paris, pour aller faire éditer
mon livre

À la compagnie Air France

Au Crédit Mutuel de Mantes-la-Jolie

À la compagnie AGS Martinique

Aux écrivains martiniquais : Joël Sandot, Raphaël
Confiant et Pierre Pinalie

À monsieur Jean-Luc Leleux, écrivain français.

N. Bernel

À tous les enfants de la Caraïbe et du monde entier.

À ma mère et à mes filles, à Kim et à mes *frères et sœurs qui me soutiennent.*

Avant-propos

Aventurier dans l'âme, il part pour un long voyage et fait escale à la Martinique en février 1978.

En découvrant l'île, il fait la connaissance d'une très jolie femme martiniquaise qu'il épousera par la suite.

Apprécié par la population, il séjourne quelques mois dans cette île aux fleurs.

Puis il repart en France à la recherche du pain quotidien.

De retour à la Martinique en 1982, il tente son insertion professionnelle.

Il crée une petite entreprise de location de vélos et de scooters à Sainte-Anne sur la route du Club Méditerranée. Il travaille dur.

Durant cette expérience, il est victime de vols à répétition. Désabusé.

Décidé, il vend son affaire à une connaissance.

Échec !

Déçu, il regagne la mère patrie au bout de deux ans seulement.

Dès son arrivée à paris, il reprend ses activités de chauffeur de direction, conduit des huiles parisiennes, des PDG et des personnalités de tous bords.

Mais l'homme est un battant contre vents et marées.

Quatre ans plus tard, le revoilà.

Là, la pêche, pour lui, devient une passion. Seul, il affronte les mers à l'affût de gibier sous-marin, il remonte les rivières à la recherche de crustacés sauvages. Il affronte tous les dangers.

Les plats cuisinés, les petits jobs, par-ci par-là, lui maintiennent la tête hors de l'eau. Dur, dur ! La Martinique ses yeux en ont trop vu.

Ce regard profond est tombé... là où il ne fallait pas, victime de traquenards, de coups bas, très bas même !

Il est menacé de mort à plusieurs reprises.

Désemparé, il porte plainte à la gendarmerie de Rivière-Pilote. Affecté ! Il tombe malade, repart en France et doit affronter les médecins. Suivi et soigné par des spécialistes de l'hôpital Plaisir Grignon dans les Yvelines. On le guérit.

Il revient deux mois plus tard !

En reprenant ses activités sous-marines, les menaces continuent plus fortes que jamais. Traqué par ses persécuteurs, on essaye de lui glisser de la drogue dans sa voiture.

Désorienté, il porte à nouveau plainte à la gendarmerie, fait appel au procureur de la République ainsi qu'au président du conseil régional.

Courageux, infatigable, il sauve la vie d'un jeune homme épileptique, Maxime, âgé de quinze ans, aux Salines, la plus belle plage du sud de l'île.

Une baignade en mer et c'est la catastrophe !
Il ne s'en sortira pas ! murmurent les badauds.
Ce serait compter sans la détermination de Noël.
Grâce à son courage et son énergie, il relève le défi.

Aujourd'hui, Maxime vit parmi ses difficultés !
Avec ses parents, il bénit Noël.

Le président du conseil régional intervient à nouveau pour lui permettre de lui trouver un emploi.

Noël tient bon, mais avec toutes ces turbulences, son ménage craque !

Son épouse demande le divorce.

Son ancien patron de la compagnie British Airways fait appel à lui, il est atteint d'une grave maladie et a besoin d'un homme de confiance.

Noël repart donc en France pour le soutenir.

En allant faire des achats dans un grand magasin parisien, il perd tous ses papiers, sans plus tarder, il s'adresse à la brigade de gendarmerie de Mantes-la-Jolie.

Le gendarme de permanence ce jour-là, c'est Michel Marie-Jeanne, un neveu du président du conseil régional de la Martinique bien sûr !

C'est à peine croyable ! Sacrée providence !

Cette histoire est bouleversante !

Noël vivait heureux avec sa famille.

Il aurait pu perdre sa vie, il aurait pu croupir dans la geôle martiniquaise !

Mais son sang-froid, sa ténacité, son courage à toute épreuve ont fait l'homme que voilà aujourd'hui.

Perdu dans ses souffrances, un matin à Mantes-la-Jolie il fait une rencontre inattendue : envoûté par les charmes et la beauté d'une jeune femme d'origine réunionnaise, il en tombe fou amoureux.

Après toutes ces péripéties, il repart à nouveau à la Martinique pour écrire son histoire, la mer reste toujours sa passion mais il se méfie. Avec des amis pêcheurs, lors d'une mise à l'eau d'un filet à lambis, il vient au secours de deux pêcheurs au bord de l'épuisement.

Dans ses écrits, Noël ne recherche ni gloire, ni honneur, ni éloge, mais que la vérité éclate au grand jour.

Joël Sandot

Escale technique sous les tropiques

C'est en février 1978 que je décide de partir pour faire un long voyage. Je souhaitais atteindre le Brésil afin d'aller découvrir les chutes d'Iguacu.



Ces chutes situées le long des frontières du Brésil, de l'Argentine et du Paraguay, sont certainement les plus majestueuses du monde. Elles me fascinaient depuis des années.

À cette époque, l'une de mes amies d'origine espagnole, avait son père propriétaire d'une grande plantation de café et de coton au Venezuela.

Je décidai donc de partir pour une belle aventure.

Je devais me rendre dans un premier temps au Venezuela pour y travailler, afin de m'y faire une rentrée d'argent supplémentaire pour continuer jusqu'à ma nouvelle destination.

Nous sommes le 5 février 1978, je suis déjà à bord de l'avion Tristar de la compagnie de charter Caribbean AirLines depuis quelques heures. Nous partons de Bruxelles, je dois faire escale à la Martinique avant de reprendre un autre vol pour le Venezuela.



Après un bon repas, un film d'aventure était à l'écran.

En quelques secondes, le sommeil me fait fermer les paupières. Là, je me suis mis à rêver de Pamela. Pamela, ah Pamela, tu me fais rêver. Ah, si je pouvais aller te rejoindre au Brésil. Nous irions nous baigner sous les chutes glacées. Oh le pied ! Pamela. Pamela. Je suis perdu dans mon rêve, un steward me tape sur l'épaule : « Monsieur, l'avion s'est posé », me dit-il calmement.

Ce n'est qu'à ce moment-là que j'atterris ! Tous les passagers sont déjà descendus, je me précipite

vers la sortie. En passant la porte de la carlingue, la chaleur tropicale me tombe dessus comme une gifle ! Moi qui rêvais de chute glacée, je retrouve mes esprits aussi sec.

Je ne suis en Martinique que pour quelques heures, en principe.

Je suis à l'aéroport du Lamentin. Je souhaite profiter de cette escale pour visiter la capitale. Je me dirige vers la sortie, je prends un taxi qui me déposera à Fort-de-France.

Cette ville est très animée et commerçante. Je vais en profiter pour admirer les belles martiniquaises aux bondas matés (fesses joufflues). J'aime cette expression qui m'a été soufflée par un ami martiniquais. « Bonda maté » étymologiquement, voudrait dire « fesses retournées ». La cambrure très poussée de la colonne vertébrale chez de nombreuses femmes noires, ajoutée aux larges et confortables fessiers donne en effet l'impression de fesses retournées. Voici donc le sens de cette expression « bonda maté ». Ce postérieur est, de plus, mis en évidence par des tenues de soleil. Les caleçons moulants et les chemisiers ultracourts aux couleurs vives, sont légion dans cette île au soleil.

Les déplacements des porteuses de ces tenues provoquent de spectaculaires ballottements appréciés par tous les voyeurs. Comme pour rendre les choses encore plus exotiques, elles ont un accent doux et chantonnant.

J'aime les entendre parler.

Je passe près du marché. Il est très coloré.

La marchande de gâteau chante sa marchandise.

Souvent, elle improvise une romance au vu des événements de la rue. Une voiture mal stationnée, l'énervement d'un passant ou des insultes égarées sont des sujets d'inspiration pour ces chanteuses de boulevard.

À l'intérieur, c'est de la culture antillaise, dans son sens le plus original, qui vous attend.

— Chéri doudou fais moi ventre han ! me dit une marchande d'épices. Tiens, j'ai de la cannelle, de la muscade, du curry et puis tu vois ces petits bouts de bois là ha ! Difé l'an fê (du feu de l'enfer) ! Ta doudou va monter au septième ciel oui. Laisse-moi faire chéri, je vais te préparer un petit paquet.

Avec un clin d'œil entendu, elle m'arrange tout ça.

— Bonne soirée ! me dit-elle, avec un regard complice.

Plus loin, c'est une marchande de bonheur qui vous appelle.

— Mon cher, j'ai toutes les essences pour toi !

Je m'approche et je vois des tas de petites fioles de toutes les couleurs avec des noms assez évocateurs.

Je vois un homme à l'air tout épuisé s'approcher de la marchande en question et je prêle l'oreille.

— Celui-ci, c'est le plus fort que l'homme. Si ta femme veut te laisser, tu verses ça avec une goutte d'alcali dans un litre d'eau et tu récites la prière que je vais te donner.

Tout en faisant semblant de ne pas y prêter attention, je jette un œil à la prière en question. Cela m'intrigue drôlement cette histoire de magie. Je découvre alors une prière en forme de croix. Le texte semble être écrit dans une langue mystérieuse, elle aussi !

— Tu verses le tout dans toute la chambre conjugale par petites gouttes et tu récites en même temps la prière à voix basse. Ne parle pas trop fort, sinon là où elle est, elle peut t'entendre et prendre la fuite. Là, tu es tranquille, elle sera à tes pieds !

Plus loin un homme chante ; une improvisation sans doute. Bois lélé, bois lélé.

Le bois lélé c'est encore autre chose. C'est une bûchette taillée en patte-d'oie.

Il sert à mélanger les liquides, à « lélé » pour employer le vocabulaire créole. Je vous laisse le soin d'imaginer toute la gestuelle et tous les sous-entendus que l'on peut en tirer.

Je continue la visite du marché, j'ai toute la journée pour cela.

— Mon chéri, me crie une marchande, le soleil va brûler ta tête. Tu as déjà perdu tous tes cheveux comment ? Achète un chapeau bakoua. Tu vas attraper un coup de soleil.

— Oui ! Essaie à cent francs pour les deux... (francs français car la Martinique et la Guadeloupe sont pourvues de ce franc.) Tu es tellement play-boy comme ça, tu vas faire tomber toutes les belles doudous, oui.

Je me laisse séduire, j'achète son beau bakoua. C'est un chapeau à larges bords en paille tressée.

Plus tard, j'aurai l'occasion de voir travailler le bakoua par une vieille dame à Sainte-Anne. Cela prend un temps fou. Elle prend les feuilles de bakoua séchées. Le bakou est un arbre qui donne un fruit non comestible qui ressemble à un ananas. Les feuilles sont longues, larges et piquantes comme des feuilles d'ananas également. La dame découpe les feuilles en

fines lamelles d'un demi-centimètre à peine et les tresse par trois brins. Elle doit bien mettre une journée pour fabriquer un chapeau ! Je n'ai pas regretté d'avoir payé le mien cent francs français. Pour le travail que cela demande, ce n'est vraiment pas cher payé.

Sur le trottoir d'en face, Mohamed, le Libanais, crie sa marchandise.

— Approchez mesdames et messieurs, j'ai dé bel chimiz pou toi. (J'ai de belles chemises pour toi.)

— Toi le zorey (nom donné aux Blancs) ; viens voir. Sa sé frlé (frais). C'est ce qu'il te faut avec la chaleur de chez nous.

J'ai marché toute la journée, j'ai les doigts de pieds gros comme des bananes plantain. Heureusement, voici mon sauveur. Une marchande de jus de canne délicieux et rafraîchissant. J'en commande un gobelet que je sirote avec un plaisir de connaisseur.

Avec un zeste de citron, le jus de canne est agréable ! Si vous vous arrêtez à l'aspect, ce n'est pas très beau en effet. C'est gris, cela ressemble à de l'eau sale, mais c'est succulent, par ces grandes chaleurs.

Le soleil est en train de se coucher. Je me dirige vers la Pointe Simon pour trouver un taxi collectif pour Sainte-Anne.

Ces taxis collectifs, que les métropolitains appellent « taxi-co », sont en fait des voitures particulières ou des vans de neuf places.

J'arrive le premier. Bonjour l'attente ! Ici, les horaires, connaît pas. Ne comptez pas sur le chauffeur, il prend la blague tranquillement sous un arbre avec les collègues.

— Je ne démarre que quand je suis plein, dit le chauffeur.

Le lecteur aura rectifié de lui-même. Il ne démarre que quand sa voiture et son réservoir de carburant sont pleins. J'espère bien que le chauffeur n'attend pas d'être plein lui-même.

Les passagers arrivent au fur et à mesure. Cette dame avec son grand panier, est une marchande de légumes, apparemment.

Deux jeunes filles arrivent en courant.

— Bonjour messieurs, bonjour mesdames. Elles entrent et s'assoient.

— Demain matin, nous avons anglais avec la mère Washington. Tu as déjà regardé l'exercice ? dit l'une d'entre elles.

— Ouais, fastoche ! lui répond l'autre.

Pendant ce temps, un homme d'un âge certain somnole la tête appuyée contre la vitre. Un jeune écoute de la musique avec son walkman.

Il ne reste qu'une place, mais fichtre que c'est long !

C'est la place du diable !

Arrive un drôle de type. La tête en l'air, il semble chercher le « taxico » qui le mènera à bon port.

— Vous cherchez la voiture de Sainte-Anne ? C'est bien ici, dit la dame au grand panier.

— Merci messieurs dames, dit-il de sa voix de fausset.

Le monsieur entre, croise haut les jambes, ouvre son sac.

Et en sort un bâton de rouge à lèvres.

Des murmures s'élèvent ! Les deux filles se pincent les lèvres.

Celui-là, il n'est pas clair ! Comme on dit parfois à la Martinique : « Il y a quelqu'un qui pousse son caca. »

Ouf ! La voiture démarre. Il commence à faire bien noir.

Nous roulons, nous roulons. Nous traversons la grande plaine du Lamentin où se trouvent toutes les zones industrielles. Là-bas, au loin, la raffinerie de pétrole crache une belle fumée.

Elle a un beau prénom, la dame de feu. Elle s'appelle Sara !

Et nous continuons. Le chauffeur a l'air très habile pour dépasser les camions de canne, les vélomoteurs non casqués et les voitures aux ailes reluisantes.

Le Martiniquais, en général, aime bien tout ce qui brille. Sa voiture, il la bichonne, la caresse, l'embrasse, lui parle comme à une dulcinée !

Brusquement, le chauffeur accélère. Pendant quelques minutes il a l'air de vouloir se prouver quelque chose.

Ouf ! il se calme. Ça l'avait pris comme une envie de pisser.

Maintenant nous voici dans la deuxième grande plaine, celle de Rivière-Salée. Drôle de nom ! La commune est entourée d'un magnifique tapis de verdure, qui est le champ de canne. Ici la mer remonte un peu. Elle est située juste à l'embouchure d'une rivière qui prend sa source au Morne Régale sur les hauteurs de Rivière-Pilote et du Saint-Esprit.

À cet endroit, comme à l'embouchure de tous les fleuves et rivières, l'eau est légèrement salée.

C'est cela qui a donné son nom à cette charmante commune située sur la route des plages au sable d'or du sud.

Sur les hauteurs, on aperçoit le quartier Desmarinières, connu à la fois pour sa fraîcheur et pour la beauté de son paysage.

C'est un vrai belvédère, d'où l'on voit toute la plaine du Lamentin, l'arrière-pays de Fort-de-France et le début de la côte caraïbe, avec Schoelcher, Case-Pilote et un peu Belle-Fontaine.

Mes pensées vont vers Man Fofó qui tient un petit bar restaurant. C'est une grande dame de la commune, une sage ! Elle nous raconte qu'au début du siècle les habitants du coin se plaignaient auprès des autorités. Il leur fallait aller à la messe soit au « trou au chat » qui s'appelle aujourd'hui Ducos, soit au « Grand Cul de Sac à Vaches » c'est-à-dire les Trois-Îlets actuels.

Et puis un jour, un monsieur nommé Duval a offert un terrain pour construire un presbytère et une église.

Tandis que je déguste une bière fraîche, Man Fofó continue à me parler. Il est agréable de l'écouter.

— Man Fofó, lui dit un petit enfant, raconte au monsieur l'époque où les gens défilaient à la fête de la récolte.

Là, je lève les yeux et je constate que l'auditoire s'est largement agrandi ! De nombreux enfants entourent Man Fofó.

— C'était au début du siècle, je travaillais à l'usine de Petit-Bourg comme « amarreuse » dans les petites bandes. Il y avait deux usines de rhum à Rivière Salée celle de petit Bourg et celle de grand Bourg. Pour

marquer le début et la fin de la récolte, il y avait une fête.

Il fallait voir cela, mes enfants ; les « cabrouets » étaient décorés et fleuris. Ils défilaient en cortège. Toute la commune était là pour voir ça. C'était la fête la plus populaire après le carnaval !

Vous voyez la rivière qui est là. À l'époque on la traversait avec un bac.

Pendant la fête, le bac était toujours plein. Là-dessus les gens chantaient et dansaient. Les groupes folkloriques donnaient alors de belles prestations. Il fallait voir comme c'était beau.

Nous avions des costumes confectionnés par une couturière aux doigts de fée. C'était ma voisine. Nos robes aux couleurs madras étaient d'une beauté ? Si vous m'aviez vue avec nos colliers de perles dorées, ils fascinaient notre entourage. Nous étions fières de porter ces tenues. Aujourd'hui, elles ont presque disparu. C'est dommage. C'était une autre vie. Maintenant elles sont souvent représentées dans certaines soirées, avec des danses et des ballets aux couleurs chatoyantes, que les touristes ont toujours appréciés.